

# Le Samedi

VOL. III.—NO. 44

MONTREAL, 9 AVRIL 1892

PAR ANNEE, \$2.50.  
LE NUMERO 5 CTS.

PROBLÈME DIFFICILE A RÉSOUDRE



*(Après les fiançailles.)*

*Lui.*—Dites ! Ne sommes-nous pas complètement heureux ? Et comme nous allons l'être encore plus lorsque nous ne ferons qu'un !

*Elle.*—C'est que, Charles, ça sera trop de bonheur pour un !

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE,  
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

## ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et  
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSIERE &  
Cie, No. 516 Rue Craig, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 9 AVRIL 1892.



La melasse est du miel pour qui sait s'en contenter.

"Je suis pour les mesures, et non pas les hommes," nous dit... non pas le député... mais le tailleur.

Il ne faut pas se montrer trop exigeant, lorsque tout monde sait que même une peau de mouton n'est pas tout laine.

Quoi que l'on dise et quoi que l'on fasse, le bandeau que le petit Cupidon prodigue est un bandeau *serre yeux*!

Ce qu'il y a de plus chanceux dans un fer à cheval placé au-dessus d'une porte, c'est qu'il ne vous tombe pas sur la tête.

Il n'y a rien qui rende un pauvre homme sarcastique comme de lire les recettes qu'on donne aux riches pour gagner de l'appétit.

A la Chambre, les opinions politiques sont de nuances les plus variées.

Ce sont les *degrès de l'attitude*... parlementaire.

Les filles en décembre nées  
Auront des destins fortunés,  
Et sauront, comme leurs aînées,  
Mener les garçons par le nez.

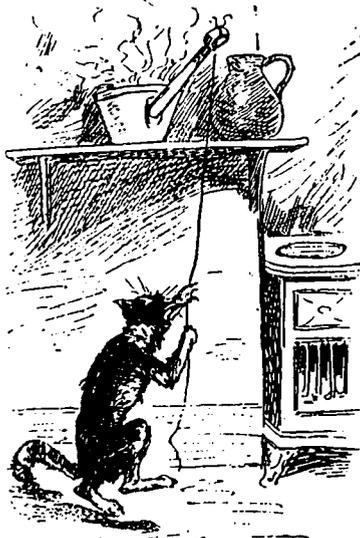
Savez-vous pourquoi on fait revenir sur la scène la plupart des cantatrices de nos jours? c'est afin d'entendre chanter quelque chose de passable.

L'homme qui ne sait pas écrire est peut-être celui qui fait le plus sa marque dans le monde; cependant la vie doit lui sembler remplie de croix, s'il lui faut signer souvent.

Un jeune homme de l'Iowa a mis une annonce dans les journaux pour se trouver une femme. N'ayant pas reçu de réponse il s'est suicidé. S'il en avait trouvé une, il aurait vécu au moins trois mois de plus.

Sur un paquebot, plusieurs dames ont été dernièrement fort scandalisées d'apprendre qu'il se trouvait en leur compagnie un homme qui avait enterré dix-sept femmes. Ce n'est que plus tard qu'elles apprirent qu'il était fossoyeur.

## TROP TIRER ROMPT



*Minette*.—Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir dans l'écuelle? Ça sent bon!



—Wha... ouk !!!... De la soupe chaude!



—N'importe! C'est d'autant d'appris.

## LE MÊME REMÈDE NE FAIT PAS A TOUT LE MONDE

*Le père (fatigué)*.—Docteur, peut-on guérir l'insomnie?

*Le médecin*.—Sans doute, rien de plus facile; dès qu'une personne est couchée, elle n'a qu'à compter jusqu'à mille, et elle s'endormira profondément.

*Le père*.—Oui, mais c'est pour le bébé.

## QUESTION DE LA TEMPÉRATURE

*Le client*.—Combien pour ce thermomètre?

*Le marchand*.—Une piastre et demie.

*Le client*.—Mais j'en ai eu un semblable avant hier pour une piastre.

*Le marchand*.—Quelle heure était-il?

*Le client*.—Huit heures du matin.

*Le marchand*.—C'est cela; il est maintenant midi; les thermomètres sont toujours plus élevés vers midi.

## SIMPLE COMME TOUT

*Elle*.—Explique-moi le système du téléphone.

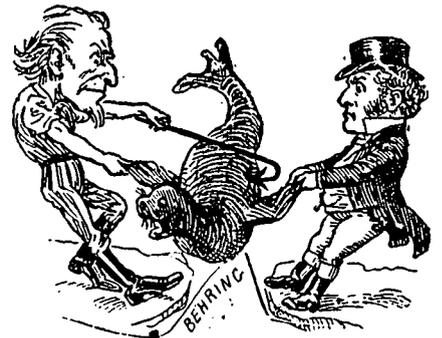
*Lui*.—C'est bien simple. D'une main, tu prends l'appareil que tu appliques à ton oreille, et de l'autre tu parles.

## FAUTE DE MIEUX

*M. Tétédelinotte*.—Clara, voulez-vous être ma femme?

*Clara*.—Avez-vous demandé à maman?

*M. Tétédelinotte*.—Oui, je l'ai demandée la première, mais elle ne veut pas de moi.



UN EXCÈS DE POPULARITÉ

## PRÉJUGÉ CONTRE LES BLONDES

*L'amie*.—Pourquoi peignez-vous toujours vos anges avec les yeux et les cheveux noirs?

*L'artiste*.—Vous ne le direz pas à personne?

*L'amie*.—Je le jure.

*L'artiste*.—C'est parce que ma femme est blonde.

## MOTS D'ENFANTS

*Jules*.—Dites donc, monsieur Leriche, est-ce vrai que nous sommes tous de poussière?

*M. Leriche*.—Mais oui mon cher.

*Jules*.—Pas vous, du moins, puisque papa dit que vous êtes un homme de rien.

*Le père*.—Voyons, Auguste, n'aimerais-tu pas être capitaine comme ton oncle, et donner des commandements à tout le monde?

*Auguste*.—Moi, non! Je sais bien ce que j'aimerais.

*Le père*.—Dis.

*Auguste*.—J'aimerais être maman; elle te fait écouter, toi, mon oncle et tout le monde.

*Jules*.—Maman, veux-tu me donner dix sous pour acheter un petit singe?

*La mère*.—Il y en a déjà un dans la maison, je crois que c'est assez.

*Jules*.—Qui ça?

*La mère*.—Comment? Tu ne sais pas? Mais, toi!

*Jules*.—Alors, donne-moi dix sous pour acheter des bonbons au petit singe.

*Eva (regardant un haut personnage invité à dîner)*.—Et vous êtes un vrai duc?

*Le duc*.—Oui, ma belle, un vrai duc.

*Eva*.—Il y avait si longtemps que je voulais en voir un!

*Le duc*.—Enfin, te voilà satisfaite.

*Eva*.—Non, non; je suis bien désappointée. Je croyais que c'était plus drôle que cela.

## NOS CHÉRIS



*Le vieux philanthrope.*—Allons, peux-tu me dire pourquoi tu vas à l'école?  
*Mimi.*—C'est pour voir Alfred.

## TROP PARLER NUIT

Dans le bon vieux temps, alors que la nouvelle loi électorale, avec toutes ses restrictions, n'était pas en force, les candidats avaient beau jeu.

M. D... était marchand de charbon à la campagne et avait la réputation d'être très riche. Il brigait les suffrages des électeurs de sa division pour la Chambre des Communes.

Une semaine ou deux avant les élections, il parcourut son comté, visitant de porte en porte, et, outre certaines mesures locales qu'il se faisait fort de faire adopter par la Chambre, il ne se gênait pas d'offrir à chaque électeur, s'il voulait voter pour lui, une tonne de son meilleur charbon.

Parmi ceux qui avaient droit de vote, se trouvait un de ses voisins, un vieux rentier des plus retorts et qui avait la mauvaise habitude de ne jamais déguiser la pensée d'avoir, la langue trop déliée. Il était le modèle des bavards.

Le candidat craignait à bon droit de lui faire les mêmes offres qu'aux autres, de peur qu'il ne vint à en parler dans la paroisse. Toutefois comme il tenait à gagner son élection à tout prix, il ne fallait rien négliger.

Il se rendit donc chez le vieux et avec des précautions infinies, il aborda le sujet principal.

Il lui promit, s'il voulait voter pour lui, une tonne de charbon et lui intima de plus qu'il lui donnerait une seconde tonne, s'il promettait de ne pas dire un mot.

Le marché fut conclu séance tenante et notre candidat sortit, le cœur soulagé d'un grand poids.

Le jour de la votation, le vieux rentier fut un des premiers au Poll, pour enregistrer son vote, plutôt deux fois qu'une.

Notre homme s'appêtait déjà à sortir de la salle du bureau de votation, lorsqu'il se sentit taucher légèrement à l'épaule; il se retourna, c'était le député officier-rapporteur qui lui disait :

—Monsieur, vous venez de voter deux fois pour M. D..., c'est contre la loi.

—Chut, chut, lui souffla tout doucement à l'oreille l'incorrigible bavard. Il le fallait bien, il m'a promis deux tonnes de charbon. Tous les autres n'en ont qu'une.

## SE TRAHIR SOI-MÊME

Le Parlement était en pleine session. Le député Syjel avait pour compagnons de chambre deux de ses intimes, George Majlath et Barthel Szemère. Syjel fut soudain pris d'une envie terrible de conquérir des lauriers à la tribune. Il s'adressa donc à Szemère et lui dit :

—Mon cher Szemère, veux-tu me composer un discours ?

—Mais avec le plus grand plaisir. Sur quel sujet veux-tu que je le fasse ?

Peu m'importe le sujet, pourvu que le discours soit bien tapé. Quelque chose de chic.

Dès le lendemain, le discours lui fut remis et il se mit aussitôt à l'œuvre pour l'apprendre par cœur. Trois jours après, il le débitait en plein Parlement. La Chambre l'accueillit par des applaudissements enthousiastes et des *vivats* répétés.

Lorsque le calme se fit, l'orateur se leva et demanda si quelqu'un désirait prendre la parole, en réplique. Personne ne se présenta. Sybel promena autour de la salle un regard triomphant et plein de défi. Mais on vit, à ce moment, Szemère se lever et demander la parole.

—Messieurs, dit-il, d'une voix claire et tranchante, tout ce que vient de dire mon honorable collègue, le savant Sybel, est un tissu de faussetés du commencement à la fin.

## NOS CHÉRIS



*Lolotte.*—Pouvez-vous ôter vos dents, vous ?  
*La dame.*—Non, ma chère.  
*Lolotte (d'un air triomphateur).*—Maman peut, elle.

Il se mit alors, avec un rare talent et une éloquence entraînant, à démontrer les erreurs de dates et de faits commises par le malheureux Sybel, qui ne tenait plus en place.

Enfin, exaspéré et furieux, Sybel s'écria à son tour :

—Messieurs, ne croyez pas un seul mot de ce qu'il dit, car c'est lui-même qui a écrit le discours que je viens de prononcer; je n'ai pas changé, ni oublié un seul mot.

Chacun se tordait, ce fut une hilarité sans pareille. Sybel jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus. Ce fut en effet son premier et dernier discours.

## UN BON TRUC

Il y avait autrefois au théâtre du boulevard Saint-Martin un régisseur très minutieux, mais que les artistes rendaient fort malheureux. Tous les jours on imaginait à son intention quelque farce nouvelle.

On jouait alors un drame à succès pour les représentations de Mélingue.

Au troisième acte, Mélingue était provoqué en duel par le traître de la pièce. Mélingue acceptait la provocation, allait

décrocher un pistolet d'une panoplie et, se tournant vers le traître, lui disait :

—Vous voyez bien la bougie qui brûle... là-bas... sur cette table... Eh bien ! Regardez !

Il tirait, et sa balle allait couper la mèche de la bougie qui s'éteignait. Le truc se faisait de la façon la plus simple du monde. La table sur laquelle brûlait la bougie était placée près d'un portant; dans ce portant était un petit trou à travers lequel le régisseur soufflait la bougie.

Un soir, quelqu'un s'amusa à appliquer sur ce petit trou une pelure d'oignon. La fameuse scène arriva.

—Vous voyez bien, dit Mélingue, la bougie qui brûle là-bas... sur cette table... Eh bien ! regardez !

Il tire, le régisseur souffle, mais la bougie ne s'éteint pas. Rires dans la salle. Mélingue ne perd pas la tête. Se tournant vers le traître, il lui dit :

—Je ne sais pas ce que j'ai ce soir, je suis moins adroit que de coutume... ma main tremble.

Et, passant près du portant, il dit tout bas au régisseur :

—Souffle donc, animal !

Puis, ajustant de nouveau, il tire encore. La bougie ne s'éteint pas plus que la première fois. Nouveaux rires, trépignements.

—On a trois coups ! fait galamment le traître.

Le régisseur est stupéfait. Machinalement, la tête perdue, il passe son doigt à travers le trou du portant et fait sans même s'en douter, tomber la pelure d'oignon.

Mélingue, furieux, ajuste une troisième fois. Le régisseur, craignant de ne pas mieux réussir, souffle violemment, et la bougie s'éteint avant que le coup de pistolet ne soit parti !

Et la salle de pouffer de rires.

## INFAILLIBLE

*L'étranger.*—Ainsi vous croyez que ce remède guérit infailliblement de l'ivrognerie ?

*Le tramp (plein d'enthousiasme).*—Oui, j'en suis certain; ça fait six fois que je me guéris.

## INCOMPRÉHENSIBLE

*Le propriétaire d'hôtel.*—Avez-vous donné le compte du monsieur qui s'en va ?

*Le commis.*—Oui, monsieur.

*Le propriétaire.*—Impossible ! Étrange ! Il siffle un air de cotillon.

## UNE QUESTION DIFFICILE À RÉSOUDRE



*Deux poissons d'arrêt sont arrivés le même jour, l'un charmant, l'autre horrible. La nièce et la tante n'ont pu encore décider à laquelle appartient le vitain.*

## UNE DEMANDE EN MARIAGE

L'ANNÉE BISSEXTILE

C'était le dernier jour de l'année 1891. La vieille pendule sur la cheminée, toute redorée et repeinte à neuf pour l'occasion, faisait entendre son monotone et sempiternel tic-tac ; les aiguilles tournaient sur elles-mêmes avec une régularité désespérante et marquaient onze heures quarante-cinq minutes du soir.

Un jeune homme, d'une réserve et d'une timidité excessive est assis sur une chaise, sur laquelle il semble reposer aussi tranquillement que s'il eut été sur des charbons ardents. En face de lui est une jeune fille qui, depuis trois heures passées, fait à elle seule presque tous les frais de la conversation. Avec ce tact et cette intuition des convenances, qui ne désertent jamais la femme, même la plus jeune, et la plus inexpérimentée, elle avait rabattu la lampe pour ne pas avoir la vue choquée par le contraste phénoménal d'une cravatte rouge et d'une moustache teinte citron. La conversation avait roulé sur bon nombre de sujets, souvent interrompue par des intervalles de silence assez prolongés.

—Encore quinze minutes, se hasarda de dire le jeune homme, en jetant un coup d'œil furtif sur la pendule, "et l'année 1891 aura cessé d'exister."

Il osa alors un effort héroïque, pour rapprocher sa chaise, mais dans son embarras, ne fit que la repousser plus loin.

—Je sais, mademoiselle, reprit-il, que ce soir j'ai dû vous (*il toussa*) paraître plus ridicule et plus ennuyant que d'habitude.

—Mais pas du tout, mon cher monsieur, au contraire, s'empressa de répondre la jeune fille de sa voix la plus câline.

Le jeune homme resta silencieux un moment. Il semblait absorbé dans des pensées profondes, se demandant si la demoiselle avait voulu seulement protester d'une manière générale contre l'idée qu'il pouvait être ennuyeux, ou simplement avouer qu'elle ne le trouvait pas plus insupportable ce soir-là que les soirs précédents. Mais en apercevant un gracieux sourire, qui s'épanouissait sur ses jolies lèvres roses, il se sentit plus brave et il ajoute :

—L'année 1891 sera pour moi une année à jamais mémorable, car c'est... (*il toussa...*) c'est l'année où j'ai eu le bonheur ineffable... de con-

## NOS CHÉRIS



La maman. — L'aimes-tu, ton nouveau petit frère ?  
Luce. — Non ; tu sais bien que je déteste les hommes.

## LE SEUL ESPACE DISPONIBLE



I

Quant Lucienne Verteindienne arriva dans la salle des rentes, Mardot et Penoutte se trouvèrent considérablement diminués dans leur droit de vue...



II

Mais ils eurent recours à une combinaison qui leur parut équilibrée.

templer... pour la première fois votre... adorable personne.

—Oui, reprend-elle, en regardant un peu de côté, mais toutes les années sont mémorables. C'est pourtant bien long une année !

Ces simples mots le rejettent de nouveau dans le doute et achèvent son embarras. Serait-ce donc bien vrai que celle à qui il s'efforçait de faire connaître son amour, avait trouvé plus longue l'année 1891 parce qu'il s'y était trouvé mêlé, ou bien ?

Une petite toux nerveuse lui coupe de nouveau la parole, reprenant son courage à deux mains, il réplique :

—C'est bien vrai, mais ne pensez-vous pas que certaines années sont plus mémorables les unes que les autres ?

—Oui, sans aucun doute !

Il se sentait de plus en plus énérvé, mais un regard jeté sur la pendule lui fait comprendre la nécessité de se hâter ; la pendule accusait onze heures et cinquante-deux minutes. Il fait encore un effort inutile pour rapprocher sa chaise, puis ajoute :

—Durant toute cette soirée, j'ai été, mademoiselle, d'une...

—Pardon, monsieur, vous disiez ?

—J'étais à me dire que, toute la soirée, j'étais à me demander si...

—Vous étiez à vous demander si..."

...S'il vous était jamais venu à l'idée... (*il toussa*) que je devais nécessairement avoir l'intention de... (*Il était minuit moins trois minutes*). Que je devais nécessairement, en venant ici, avoir l'intention...

—Je ne suis pas bien sûre, mon cher monsieur, d'avoir bien saisi le sens de votre dernière remarque.

—Je... je ne suis pas bien sûr non plus de l'avoir comprise moi-même, dit-il, en regardant de côté et d'autre d'une manière éplorée

La pendule titacquit toujours, l'heure fatale approchait, il était minuit moins une minute et il ne s'était pas encore déclaré !

—Ce que je veux dire... c'est que vous avez dû songer parfois que certainement je devais avoir quelque objet en vue, en venant...

—C'est à peu près ce que vous venez de dire, il y a une minute.

Plus gêné, plus entortillé que jamais, il reprend :

—Oui, c'est vrai... je... je... c'est à-dire non... le fait est, mademoiselle, que j'ai bien souvent pensé dans le cours de cette douce soirée...

La parole expire sur ses lèvres tremblantes. Il roule des yeux hagards et regarde de nouveau la pendule. Hélas ! au même moment, comme pour le narguer, la pendule insouciant fait entendre son timbre argentin et sonne les douze coups de minuit, annonçant l'aurore d'une nouvelle année.

La jeune fille se leva alors et s'approchant toute joyeuse du jeune homme, elle mit ses deux petites mains dans les siennes, et lui demanda avec un sourire adorable, mais un peu fier tout de même :

—Mon cher Arthur, nous sommes dans une année bissextile, permets-moi d'être la première à réclamer le privilège de mon sexe. Veux-tu être mon mari ?

A ces mots, il se cacha la tête sur l'épaule de la jeune fille et put à peine articuler un faible "Oui," mais son agonie était enfin finie.

## AVEC CONNAISSANCE DE CAUSE

*Finemouche.* — Flirter, de nos jours, est devenu une vraie science ; c'est comme le jeu d'échecs.

*Mlle Lesaitbien.* — C'est cela. On ne peut rien faire sans les cavaliers.

## HORS DE COMBAT



*Le malheureux derrière le paravent.* — Non ! Ne faut pas rire ! Comme tu me vois là, c'est tout ce qui me reste. Un voleur est entré cette nuit dans ma chambre et m'a tout pris : vêtements, pantalon, chaussures, chapeau. Le misérable ! Il m'a même enlevé ma perruque et mes dents, et je dois aller me marier dans une heure !

## LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

OH ! POÉSIE, VOILA DE TES COUPS

*(A travers les journaux Parisiens.)*

—Tiens, Ida, où courez-vous comme ça ?

—Chez M. Lesage où mon mari est employé, c'est sa fête et je vais la lui souhaiter !

—Vous avez tort ; à votre place je n'irais pas et j'attendrais qu'il soit rentré chez vous, il *sentira* mieux que là, sa fête, Ida ! !

A la brasserie X...

—Tiens ! regarde un peu ce boche, est-il assez dégoûtant, dire qu'il reste là toute la journée à boire de la sale bière de son sale patelin.

—...Oui, je vois, un homme qui boit de la bière, *sale, ici l'est ! !*Un propriétaire discute avec un miroitier, à propos d'une glace que ce dernier achève de poser ; bientôt la discussion s'envenime, et l'ouvrier employant des termes un peu vifs, l'autre — peu habitué à ce genre de *termes* — lui dit : c'est bien, monsieur ! *brisons-là*.

—Si vous voulez, riposte, l'ouvrier furieux, et d'un coup de pied formidable, il fait voler la glace en morceaux !

Mon coiffeur, qui a 39 ans passés, m'affirmait dernièrement qu'il "faisait la tête" à tous nos académiciens et que, en raison de cela, son enseigne allait être ainsi modifiée :

ARDALOU MERLANFRIT

COIFFEUR DE L'ACADÉMIE

Et au-dessous :

*Je frise la quarantaine.*

Correspondance charentonnaise :

*Le Figaro*.—Attention ! et du calme ; quelle différence y a-t-il entre un morceau avec deux bémols à la clef et la ville d'Irkoustsk ?...*Loubinou*.—J'vale ma langue... ouste !...*Le Figaro*.—Puisque tu es un garçon bouché, je vais te le dire : Le dit morceau est en si bémol et Irkoustsk en Si... bérie.*Loubinou*.—Oh ! merci, j'vas le dire à Michel Strogoff, mais avant, trouve celle-là : Je prends une consonne quelconque dans l'alphabet, et je dis : Ceci est une lettre bourguignonne, quelle différence y a-t-il entre elle et le plus grand fleuve de France ?*Le Figaro*.—Oh ! dis-le me le.*Loubinou*.—Je constate, à mon tour, que tu es borné haut ; eh bien, il n'y a aucune différence, parce que ma consonne est Loire (Mâcon, Saône-et-Loire.)*En chœur* : Au rideau !...

Fabre d'Eglantine, l'auteur du calendrier républicain, se désolait, tout en marchant à l'échafaud, de ne pouvoir achever une comédie qu'il avait commencée contre Robespierre et les comités :

—J'y aurais mis de si beaux vers ! répétait-il.

C'est alors que Danton, qui marchait à la mort en même temps que lui, lui souffla dans l'oreille :

—Des vers ! tu en feras bientôt, va, et moi aussi.

—Avez-vous lu ma dernière nouvelle ?

—Je l'ai commencée, mais j'ai été interrompu.

—Ah !... par une visite ?

—Non, par le sommeil.

*Touchante gratitude*.—Un fermier, reconnaissant des libéralités de son propriétaire qui l'avait remis sur pied après des pertes aussi nombreuses que variées, lui témoignait sa reconnaissances en ces termes :

—Ah ! je le disais à ma femme : aussi longtemps que le propriétaire et ses fils seront là, nous ne manquerons ni de vaches, ni de cochons.

Le propriétaire a fait la grimace à ce compliment pourtant si sincère.



*Le poète Casino avait entrevu, l'été dernier, une petite paysanne qu'il s'était plu à embellir dans ses rêves, au point qu'il partit à sa recherche dans le but d'en faire sa femme. Et il la trouva, en effet, raquant à ses occupations journalières.*

Après une scène de pugilat entre deux ivrognes, l'un d'eux mord la poussière, et l'autre continue à le bourrer de coups de poing.

—On ne frappe pas un ennemi renversé ! s'écrie quelqu'un.

—Tiens ! fait le logique pochard, pourquoi donc alors me serais-je donné tant de mal pour le jeter par terre ?

Une singulière coutume chinoise est la suivante :

Chaque médecin, la nuit venue, doit placer devant sa maison autant de lanternes allumées qu'il a eu de clients mort dans l'année. On devine que la plupart des Esculapes ont une illumination féerique quand arrive fin décembre.

Or, à ce moment de l'année, un Mongolien, dont la femme était malade, avisa la demeure d'un prince de la médecine dont la façade n'était décorée que de six lanternes.

—Vous êtes médecin ? fit-il.

—Parfaitement.

—Et vous n'avez que six lanternes ?

—Que six, oui.

—Et depuis quand êtes-vous établi ?

—Depuis ce matin.

Le Mongolien court encore.

*Un pari curieux*.—Au sortir d'un club, un jour d'été, par un soleil magnifique, le célèbre Fox (Charles-Jacques) illustre orateur et homme d'Etat anglais, né à Londres en 1749, mort en 1806) accompagnait un membre de la famille royale d'Angleterre, et montait avec lui la grande rue de Londres, nommée *Broad Street*. Comme ils traversaient la chaussée pour gagner l'ombre, Fox s'arrêta tout d'un coup, et fit le pari qu'en suivant la rue, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, ce serait lui qui rencontrerait le plus grand nombre de chats sur son chemin. "Et, ajouta-t-il, je vous laisse, prince, le choix du côté."—En effet, quand les parieurs furent arrivés à l'autre bout, il se trouva que Fox avait rencontré treize chats, et le royal personnage pas un. "J'étais bien certain, dit il alors, que Votre Altesse choisirait le côté de l'ombre, comme le plus agréable par cette excessive chaleur. Or, vous saurez, prince, que le chats préfèrent toujours le côté du soleil."

Une excellente coquille d'un journal de province.

"Nous apprenons avec peine la mort de Me X..., un de nos avocats les plus célèbres, qui brailé plus de vingt ans dans notre barreau."

Brailé pour brillé, est-ce assez joli ?

## ECHO DU PAYS DES INVINCIBLES



*L'américain.*—Nos appareils de plongeurs sont réellement extraordinaires. Il n'est pas rare de voir un explorateur sous-marin rester deux heures au fond de la mer sans revenir à la surface.

*Le Marseillais.*—Té! mon bon, ça n'est rien. Chez nous, un plongeur est descendu à l'eau l'année dernière, et il n'est pas encore revenu.

*La mortalité dans le monde entier.*—La Médecine moderne donne les chiffres suivants, d'après l'ensemble des statistiques récentes; chaque année, il mourrait, sur notre globe, 33 millions d'individus: ce qui fait qu'il en meurt en moyenne 91,554 par jour, 3,730 par heure et 62 par minute.

La durée moyenne de la vie humaine est de trente-huit ans environ. Un quart de la population meurt avant d'avoir atteint la septième année, et la moitié avant la dix-septième. Sur 100,000 personnes, il n'y en a qu'une qui vit cent ans.

Pour 1,000 personnes qui atteignent l'âge de soixante-dix ans, 43 appartiennent au clergé ou à la politique, 40 à l'agriculture, 33 sont des ouvriers, 32 des soldats, 29 des avocats ou des ingénieurs, 27 des professeurs et 24 seulement des médecins.

*Paysannerie—sauvagerie:*

Gohel vient d'attraper une taupe qui lui ravageait depuis trois mois un superbe champ de luzerne.

Tout joyeux de sa victoire, il va chercher Dagoury et Vautier, ses plus proches voisins.

Autour d'une table, sur laquelle plusieurs bouteilles sont débouchées, nos compères devisent sur le genre de mort qu'il convient d'appliquer à la coupable.

—Moi, dit Dagoury, je l'arroserais de pétrole et j'y mettrais le feu.

—Pour ma part, dit Vautier, je la couperais, je la hacherais en trente-six mille morceaux.

—Ces genres de mort ne sont pas assez cruels, s'écrie Gohel; il faut qu'elle me paie tout le mal qu'elle m'a fait; je vais, je vais l'enterrer "toute vivante!"

*Le raisonnement d'un célibataire:*

Je ne me marie pas afin de vivre tranquille. Car, si je trouvais une bonne femme, je craindrais de la perdre; si elle était méchante, je craindrais de la garder trop longtemps; si elle était pauvre, elle ne laisserait pas que de me mettre à la gêne; si elle était riche, elle me ferait payer cher sa dot; si elle était belle, il faudrait monter la garde autour d'elle; quant à prendre un laidron, jamais!

*Monsieur de Bruxelles.*—Monsieur de Bruxelles, c'est-à-dire le bourreau belge, vient de mourir.

C'était un petit vieillard nommé Boutquin, aux favoris blancs, aux allures de bourgeois endimanché, qu'on voyait apparaître de temps en temps sur la Grand'Place aux jours des expositions en effigie.

Un aide allait planter un pieu entre deux pavés, quatre gendarmes à cheval se postaient derrière ce bois de justice, leur brigardier commandait: "Sabre haut!" et, au moment où les lattes sortaient du fourreau, on voyait sortir Monsieur de Bruxelles du bureau de la permanence de police, tenant un papier. Ce papier, c'était l'arrêt de condamnation.

Boutquin allait accrocher le document au poteau, puis rentrait à la Permanence. Une heure après on le voyait reparaitre; de son même pas tranquille il allait décrocher la pancarte, adressait un "merci" timide aux gendarmes, qui rengainaient leur espadon et filaient au trot vers leur caserne, puis il retournait chez lui à pied, son parapluie ou sa canne sous le bras, perdu parmi les passants.

Il n'eut jamais à couper une tête.

Deux bohèmes de plume, qui ne s'étaient pas vus depuis longtemps, se rencontrent sur la place Pigalle.

—Qu'est ce que tu fais, maintenant!

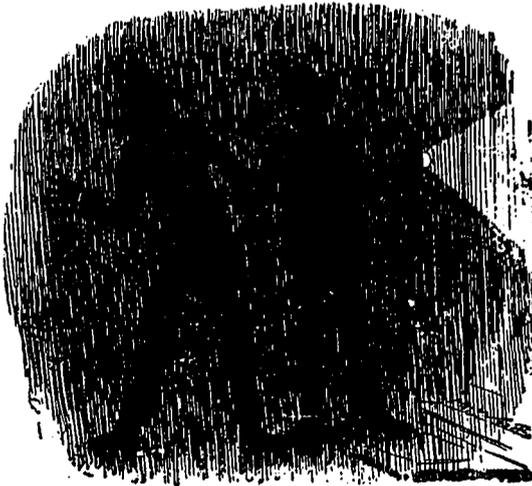
—Je fais un journal, le *Hurlément*, organe des victimes sociales. Donne-moi ton adresse, on te fera le service; j'ai besoin de tirer à deux cents à cause des annonces.

A partir de ce jour, le *Hurlément* fut envoyé par le directeur à son ancien ami.

S'étant rencontrés de nouveau:

—Ah! dis donc, s'écrie celui-ci, je croyais que

## L'IMPRATICABILITÉ DES FEMMES



*Le premier voleur.* (à voix basse).—Chut! Nous sommes dans la chambre d'une femme!

*Le second voleur.*—Viens-t'en vite, une femme ça crie à propos de rien, comme s'il n'y avait que ses affaires au monde. Ça n'a de respect pour personne.

## IDENTIFICATION COMPLÈTE



*Le commis de banque.*—Mais, monsieur, je ne puis vous payer l'argent sans que vous ne me prouviez que vous êtes bien la personne!

*Louis Rucheamiel.*—Ah! bah! Dans tous les cas, ça ne sera pas long. Tiens, voici mon portrait. Etes-vous convaincu que c'est moi, maintenant?

ton journal était hebdomadaire... Ne me l'envoie plus, il paraît trop souvent!

Un quidam vient d'être insulté par Boireau. Furieux, il lui tend sa carte:

—Tenez! monsieur! Je reste chez moi demain toute la journée!

Boireau, gravement lui remettant la sienne: —Moi aussi, monsieur.

La petite Louise, qui est aussi paresseuse qu'ignorante, revient de l'école.

—Maman, cette fois, j'ai manqué d'être la première.

—Vraiment?

—Oui. C'est la petite fille d'à côté de moi qui l'a été.

## DOULEUR D'AIMER

Le cœur est timide, et toujours hésite,  
Alors qu'il voudrait parler tendrement.  
Il va s'épancher... Et puis, tiens, bien vite,  
L'aveu retenu devient un tourment.  
Comment se fait-il que l'âme, remplie  
De l'enivrement des pures amours,  
Quand il faut parler en rêves s'oublie,  
Et se tait toujours?

J'ai songé souvent à l'étrange chose.  
Eh bien, plus j'y pense et moins je comprends,  
Car enfin, ma foi, quand on aime on ose:  
C'est un fait connu des plus ignorants.  
Il me semble, à moi, puisque l'oiseau chante,  
Quand c'est le printemps et qu'il fait son nid,  
Que le cœur humain que l'amour enchante  
Doit chanter aussi.

Cela devrait être. Eh bien, non, il rêve.  
Sans penser à rien, pas même à l'aveu,  
Il a pris son vol, et poursuit sans trêve  
Sa course infinie au pays du bleu.  
J'ai déjà cité cette différence  
Un soir, en causant. On me répondit:  
"Ami, voyez-vous, c'est que le cœur pense,  
Et que l'oiseau rit."

Je me sens souvent le désir de vivre,  
Ainsi que l'oiseau, sans penser à rien.  
Je pourrais chanter, quand l'amour m'enivre,  
Et ne verrais pas la douleur qui vient.  
Car aimer, souffrir, les deux font la paire.  
Peut-être est-ce là sans plus méditer,  
Ce qui fait vraiment notre cœur se taire  
Au lieu de chanter?

PAUL VARY.

Montréal, avril 1892.

THÉÂTRE-ROYAL

" A BARREL OF MONEY "



Excellente comédie-drame, se joue au Théâtre-Royal, cette semaine. Le " Barrel of Money," de Herbert Hall Waiskoio, est une pièce à sensation. Au milieu des scènes comiques, l'auteur a donné une forte note dramatique. La scène du 3<sup>me</sup> acte, ou " Roxy," Mlle Carrie Lamont, placée de force sur une courroie en mouvement par un intendant qui s'est fait bandit, est très émouvante. Son sauvetage par " Hy. Hazlitt," rôle joué par M. Lew H. Warner, est véritablement dramatique. La mise en scène dans cet acte est superbe. Les fonderies sont en opération, balanciers et roue d'air en mouvement ; c'est de la réalité.

Un acteur qui mérite une mention spéciale est bien M. Geo. H. Baker, dans le rôle de " Jim Rich." M. Danny Mann, dans le rôle

du " Squire Hazlett," a aussi été beaucoup applaudi.

Mlles Mattie Marshall et Rosabel Russell jouent bien leur rôle, et la troupe, dans son ensemble, est à la hauteur de la tâche.

La semaine prochaine, le célèbre acteur Pete Baker fera son apparition.

BIEN AVERTI

La cour reçoit le verdict du juré ? " Non coupable." Et le juge prononce en conséquence : " Il est clairement démontré que vous n'êtes pas du tout celui qui a volé les bijoux. C'est une malheureuse erreur ; cependant, faites attention pour l'avenir. La prochaine fois, vous n'en sortirez pas si aisément."

UNE THÉORIE SUR LA CONSOMPTION

Mon cher SAMEDI,

Je suis convaincue que la musique vocale est une chose excellente pour la santé et je suis portée à croire que si les enfants, surtout les jeunes filles, consacraient un peu plus de leurs loisirs à l'exercice du chant, les cas de maladies phtisiques seraient beaucoup plus rares parmi nous ; car un tel exercice doit nécessairement avoir pour résultat de développer les organes de la respiration. Loin de moi la prétention que ce remède puisse être efficace dans tous les cas qui se présentent ; mais je maintiens que, dans le plus grand nombre, beaucoup d'exercice de chant ne peut qu'être profitable au point de vue sanitaire.

Nos écoles devraient donc consacrer plus de temps à cette branche dans leur enseignement, car la santé chez l'enfant doit être la considéra-

tion qui prime toutes les autres et l'école est sans contredit la meilleure place pour la mettre à l'épreuve.

Le Dr Rusk, dans une conférence sur cette question, il y a quelques années, disait :

L'exercice des organes de la poitrine par le chant contribue dans une bonne mesure à la munir contre les maladies auxquelles elle est exposée par le climat ou par d'autres causes. Les Allemands sont rarement atteints de la consommation ; et je n'ai connu qu'un seul cas où le patient crachait le sang. Ceci est dû en partie, je n'ai aucun doute, à la force que les poumons acquièrent par l'étude de la musique vocale, qui constitue chez eux une des branches essentielles de l'enseignement.

Une autre autorité déclare avoir connu des personnes, qui avaient une tendance prononcée pour la consommation et qui ont été complètement guéries grâce à l'exercice des poumons par le chant.

Ces témoignages méritent assurément d'être pesés et considérés avec soin, surtout si l'on songe que le remède pour une maladie aussi grave est d'une application si facile. Il me semble tout-à-fait rationnel que l'exercice doit développer le buste et par cela même mieux prédisposer le corps à la résistance. Mais quelques uns de vos lecteurs sont sans doute plus compétents que je ne suis, pour traiter cette question à fonds ; je leur cède bien volontiers la place.

Votre toute dévouée,

MIGNONNETTE.

PAR MESURE DE PRÉCAUTION

*Le juge.*—Etiez-vous soul quand vous avez commis ce vol ?

*Le tramp.*—Oui votre honneur ; quand on prend un associé, on n'est jamais sûr s'il est honnête ou non.

MAL EXPRIMÉ



*L'invité poli.*—Je vois, madame, que vous avez réussi à réunir l'élite de la société.  
*La dame de la maison.*—Vous êtes trop aimable, monsieur. C'est la semaine dernière que vous auriez dû voir cela. Je n'ai pas un seul de mes bons invités, ce soir.

LA PIPE

Avec ma robe, blanche d'écume,  
Je suis la pipe d'un acteur.  
A la façon dont il me fume,  
On sent un artiste fumeur.

S'il est en un jour de bonheur,  
A chaque instant il me rallume,  
Mon fourneau se brûle, et je fume  
Comme une machine à vapeur.

Il entrevoit dans ma fumée,  
Où se promène sa pensée,  
Son avenir beaucoup plus beau.

Je le défends contre l'ennui,  
Et par moi les soucis ont fui,  
Envolés dans un bleu réseau.

CE QU'IL EN COUTE POUR FAIRE ARRÊTER UN CONVOI DE CHEMIN DE FER

" Peu de gens se font une idée de ce qu'il en coûte pour faire arrêter un convoi de chemin de fer," disait l'autre jour un ancien employé.

" Chaque arrêt d'une minute coûte à la compagnie une dépense réelle de \$2 à \$3, outre l'usure du matériel pour remettre la machine en marche."

—Tout le monde, dit-il, a pu être témoin de l'effort pénible que les chevaux sont obligés de faire pour repartir avec une charge pesante ; il en est de même des machines. C'est le décollement qui est dur, non le roulement continu. Voilà aussi pourquoi on ne devrait jamais laisser une montre aller au bout de son ressort.

L'AMOUR FRATERNEL

Une bonne dame s'arrêtait hier, devant un aveugle qui portait au cou un petit tableau représentant un incendie, et au bout duquel était écrit :

" Aveugle par accident."

*La dame.*—Dites-moi, mon pauvre homme, est-ce à Québec que le sinistre représenté par ce tableau est arrivé ?

*L'aveugle.*—Ah ! je ne vous le dirai pas, ma charitable dame... Ce tableau me vient de mon frère !

Ce qu'il y a de besoin dans la vie d'un ministre

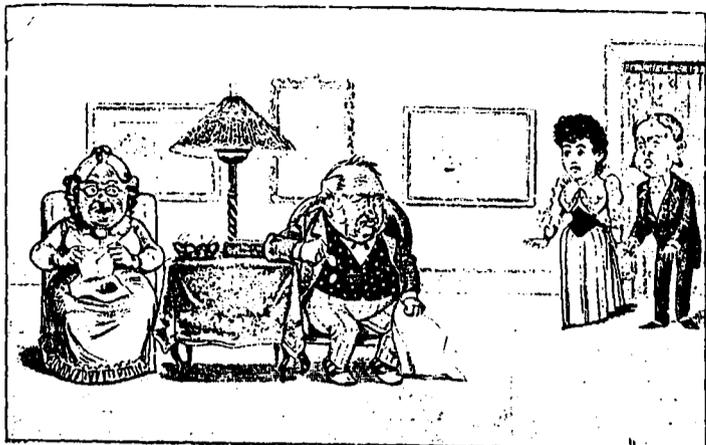


*Baptiste.*—Quand je te le disais que notre ministre est plus occupé qu'on ne pense ! As-tu vu les journaux qui disent que les revenus du gouvernement d'Ottawa sont de plus de quarante millions de piastres par année ? Penses-y donc : \$100,000 par jour.

*Garlebeu.*—Eh bien ! Qu'est-ce que ça fait ?

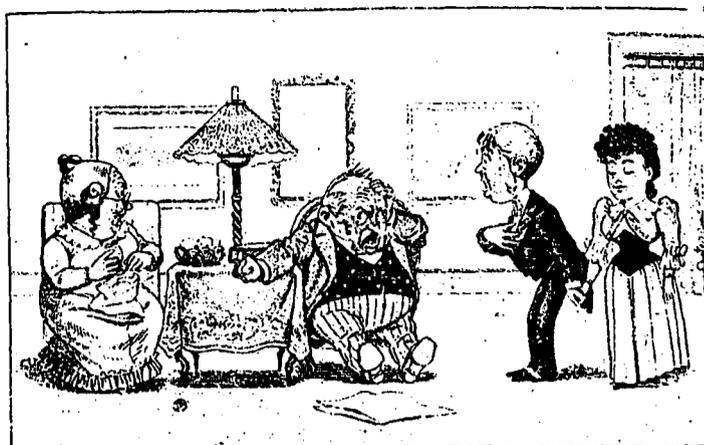
*Baptiste.*—Mais, grosse bête : avant qu'il ait compté tout cela et mis dans le coffre chaque soir !

## LES PETITES COMEDIES HUMAINES



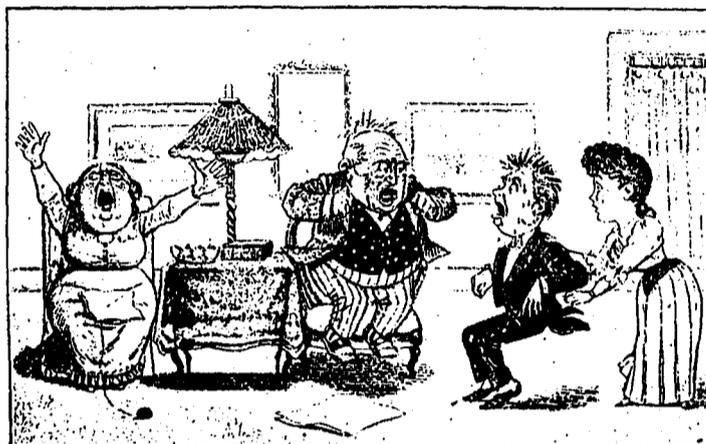
I

*C'est en tremblant que Robert entra pour demander la main d'Alice.*



II

*—Hein ! dit le père, me prendre mon Alice, l'ange de la maison, ma joie, mon orgueil !*



III

*—Non, jamais ! Rien ne me séparera d'elle !*



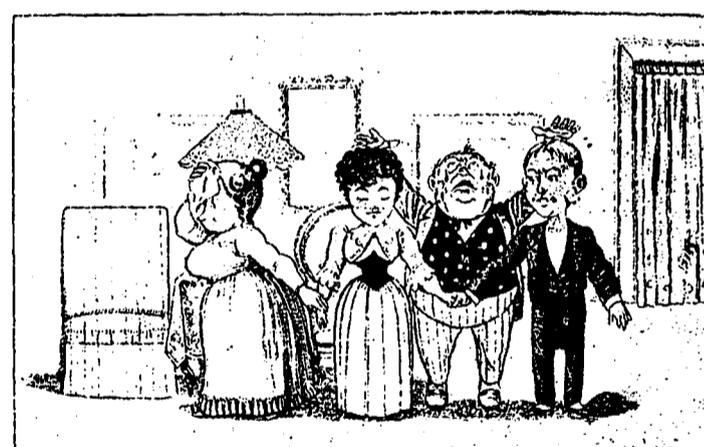
IV

*— Mon bon papa, éclata Alice, en sanglotant, ne faites pas mourir votre enfant de chagrin !*



V

*—Mon Dieu, mon Dieu ! Que faire. Oh ! indicible désespoir !*



VI

*—Enfin, nous ne sommes pas sur la terre pour notre bonheur, murmura le papa épuisé : Acceptez le sacrifice d'un père.*



VII

*—Chère folle jeunesse ! Allez en paix, sans vous occuper du martyr de vos parents !*



VIII

*(Après la nocce.)*

*—Tra-de ri-de-la-la-la ! Voilà la dernière établie !*

UN EXPERT



Toto.—Maman, pourquoi que les chats c'est toujours la nuit qu'ils rôdent ?  
La maman.—Demande à ton papa : ils ont les mêmes heures de sortie.

QUELQUES INCIDENTS DRAMATIQUES INÉDITS

Il m'est arrivé dans le cours de mon expérience, d'être témoin de certaines interruptions fort amusantes de la part de l'auditoire pendant les représentations dramatiques. Celle que mes souvenirs évoquent avec le plus de plaisir, a eu lieu pendant une représentation de la pièce "The Babies in the Woods," dans un théâtre de compagnie.

Le petit garçon, qui jouait le rôle d'un des bébés, avait au côté une épée toute courte et comme il traversait la scène avec sa petite sœur, au milieu de l'obscurité ménagée à cet effet, on vit un ours énorme, la gueule béante, qui les suivait pas à pas, prêt à les dévorer. Un petit garçon de huit ans, qui était assis dans un des premiers sièges, en est vivement impressionné. D'un bond il saute sur son siège et interpelle le petit garçon :

—Mais, dégaîne donc, l'ours est sur tes pas," au milieu des éclats de rire de l'auditoire.

Je me rappelle avoir vu, un jour, feu "Joe" Eldred, jouer le rôle de "Tramp" dans un mélodrame. Dans une des scènes, le tramp tombe sur un pot de bière, dont le propriétaire est pour le moment invisible. Eldred boit à petites gorgées, en jetant des regards effarés autour de lui, craignant d'être surpris sur le fait. Tout à coup une voix se fait entendre de la galerie et lui crie :

—Mais bois donc tout, animal, il n'y en a pas pour quatre sous.

Dans une pièce, dont je me souviens comme d'hier, un des acteurs qui jouait un rôle quelconque était muni d'une pipe énorme et devait demander à chacun des autres acteurs, à mesure qu'ils apparaîtraient sur la scène : "Pouvez-vous me donner une pipe de tabac, monsieur ?" Un certain samedi soir, l'acteur n'avait pas plutôt prononcé la phrase sacramentelle qu'il fut assailli par une véritable avalanche de tabac de toutes sortes qui pleuvaient de la galerie. La scène en fut littéralement couverte en un clin d'œil.

LA VENGEANCE EST DOUCE

Herr Niesecke est un type de vieux garçon très à l'aise, qui dépense des sommes folles pour ses besoins personnels, mais jamais un liard pour les autres.

Il ne manque jamais un dîner d'amis, mais lorsque son tour arrive, vous êtes sûr de le trouver malade au lit. Naturellement, il prend un soin exceptionnel de sa santé et il a une peur verte de la mort. Le mois dernier, il atteignait

son cinquantième anniversaire. Quelques jours avant, selon son habitude invariable, il fit acte de présence dans les lieux de réunion ordinaires, le cou tout enveloppé et se plaignant de maux de reins et de douleurs par tout le corps, mais les soirs suivants, il ne reparut plus aux clubs, se tenant soigneusement enfermé chez lui.

C'était pousser les choses trop loin. Ainsi jugèrent ses amis les plus intimes et ils se concertèrent pour lui jouer un tour en rapport avec sa ladrerie sans nom.

Le jour de sa fête, il dormait comme un bienheureux, lorsqu'un coup sec, frappé à sa porte, vint le déranger. Règle générale, il ne recevait pas de visites, mais il se pouvait qu'à l'occasion de sa fête, quelque ami ou connaissance

lui envoyât un petit souvenir ou cadeau.

Sous l'empire de cette impression, il s'habilla à la hâte, ouvrit la porte et se trouva nez à nez avec une toute petite vieille, habillée de noir, qui lui dit :

—Ah ! pardon, monsieur. Est-il trépassé ici dernièrement quelqu'un du nom de Niesecke ? Je suis venue pour l'ensevelir.

Le vieux garçon faillit s'évanouir.

—Que dites-vous là ? Qui est ce qui est mort ?

—Mais, Herr Niesecke.

—Pas du tout, ma bonne femme. Je suis Herr Niesecke en chair et en os.

—C'est-il donc possible, répondit la visiteuse, en secouant la tête d'une manière incrédule. Il y a donc erreur quelque part.

Niesecke s'empressa de fermer la porte à double tour et se livrait déjà aux plus noirs sentiments, lorsqu'un nouveau coup, frappé discrètement à la porte, le fait bondir. Il ouvre une seconde fois la porte, pour donner passage à un jeune homme qui lui dit :

—Je suis venu pour raser le défunt M. Niesecke. Je suppose que je ne me trompe pas de porte.

—Non, mille fois non ! Je ne veux plus de ces bêtises. Décampe ou j'appelle un sergent de ville.

—Appeler un sergent de ville ! Faites à votre aise. Dans les cas, voici la carte-poste qui me demande de venir ici.

Sur ces entrefaites, un ouvrier avait gravi le perron, un pied de roi à la main.

RESTE EN DEHORS



Le dentiste.—Pardon, monsieur, je n'ai pas besoin d'y entrer.

NOS CHÉRIS



Le marchand.—Disons, madame, que l'enfant va choisir lui-même son pantalon.  
L'enfant précoc.—Alors, je veux celui qui est le plus épais par derrière.

—Bonjour, monsieur. Je suis envoyé pour prendre la mesure du cercueil de feu Herr Niesecke. C'est ici la place, n'est-ce pas ?

Herr Niesecke ne se possédait plus ; il enrageait. Puis survint un entrepreneur de pompes funèbres ; alors seulement il se rendit compte de la situation. La leçon produisit son effet, et par la suite il fit amende honorable. Autant il s'était montré grincheux et avare, autant il se montra empressé et prodigue. Il réunit dans un banquet somptueux, tous ses anciens amis et célébra dignement la fête de son jubilé.

LE CHRONOMÈTRE PARLANT

C'est la dernière invention d'Edison. On pourra entendre et voir cette nouvelle merveille à l'exposition électrique prochaine de Saint-Petersbourg. La montre est munie d'un phonographe, qui annonce, avec le timbre d'une voix humaine, les heures, les demi-heures et les quarts d'heure.

Il n'y a pas de cadran à cette montre ; il est remplacé par une figure qui ouvre automatiquement la bouche pour indiquer l'heure. Cette montre sert en même temps de réveille-matin. Au moyen d'un mécanisme, on peut la placer de façon qu'à l'heure voulue, pendant la nuit, cette montre pousse à plusieurs reprises les cris de : "Il est temps de se lever," etc.

Durant le jour, on peut aussi en obtenir des avertissements comme : "Va à tes affaires," ou bien : "Il est temps d'aller dîner," et celle-ci : "Ta femme t'attend," etc., etc.

Il faut convenir qu'une telle montre, si elle est curieuse, est bien incommode.

LA CONFORMATION HUMAINE

On dit que madame Patti "a vendu sa voix," c'est-à-dire que, moyennant finances, elle permet que l'on examine son larynx après sa mort, pour constater si son don merveilleux pour le chant est dû à quelque conformation particulière. Il est plus probable que le secret de son merveilleux talent réside plutôt dans le cerveau que dans le mécanisme vocal.

Sir Daniel Wilson, président de l'Université de Toronto, a eu en vue le bien de ses semblables, lorsqu'il légua son cerveau à cette institution pour être examiné par la Faculté.

Il suivait en cela l'exemple du professeur Huxley, qui, dans la section Anthropologique du Congrès des Sciences Sociales, tenue à Dublin, en 1878, annonça à ses confrères, des savants alors présents, qu'il leur accordait pleine et entière liberté de disposer de son cerveau, après sa mort, de la manière qu'ils voudraient.

## D'UN AJUSTEMENT DIFFICILE



*Le jeune Alfred.*—Quelle grandeur de bicycle recommandez-vous pour un commençant ?  
*Le marchand.*—Si c'est vous qui êtes le commençant, je vous recommanderais un arc-en-ciel.

## CRIQUET

(Pour le SAMEDI)

## I

C'était par une après-midi pluvieuse de juillet. Nous étions un noyau de collégiens en vacance en train de discuter sur différents sujets plus ou moins vagues. La fumée de nos cigares montait en spirales bleuâtres vers le plafond de notre chambrette, qui sans être richement garnie, était assez coquette. La conversation roulait gaiement, chacun disait son mot, chacun racontait son aventure, quand un de nous, qui jusqu'ici avait gardé le silence, s'écria :

—Pardonnez-moi, mes amis, mais j'ai une histoire vraie à vous raconter, j'espère ne pas trop vous ennuyer.

—Nullement, répondit-il à l'auditoire d'une seule voix.

—Soit :

—Il y a de cela deux ans ; nous étions en vacance comme aujourd'hui. Or, nous avions, un certain jeudi du mois d'août, comploté avec quelques amis une joyeuse partie de campagne à Terrebonne. Un de nous qui possédait là-bas, au bord de la magnifique rivière des Mille Isles, un coin de castel des plus coquets, devait nous offrir un dîner champêtre, précédé d'une excursion en chaloupe dans les îlots d'alentour.

Le rendez-vous était pour dix heures. A sept heures et soixante, je me mis donc en route pour a gare. Il me fallait un quart d'heure pour m'y rendre. Je suivis la rue d'un pas indolent, en homme qui a son temps dans sa poche. A la Place d'Armes un ami m'accoste et me prend par le bras pour me faire part de son pro-

chain mariage. A la rue Bonsecours je me heurte sur un étudiant en droit de ma connaissance qui m'entraîne sur une discussion prolongée ; la question se prolonge tellement que je vais être attardé. Enfin je le laisse, prends mes jambes à mon cou, et j'arrive juste pour prendre mon train.

Un coup de sifflet, puis le cri de *All aboard*, nous avertissent que nous laissons Montréal.

Arrivé à Terrebonne, mon ami *Ti-Pitt* m'apprend que les *boys* sont tous rendus et qu'ils attendent le dernier convive. Criquet s'empare de mes malles et nous voilà en route.

## II

Arrivés chez l'ami, on échange les poignées de main, chacun est heureux et rappelle les doux souvenirs de l'Alma Mater ; c'est comme la confusion des langues ; agréable confusion où le cœur domine. Une promenade en chaloupe est alors mise aux voix.

—Je proposerais, dit Arthur, que Criquet soit de la partie.

—Adopté, adopté, crient les autres en chœur.

—Avant d'embarquer en chaloupe, permettez-moi, dis-je à vos amis, de vous parler un brin de Criquet.

—Oui, oui.

—Bien.

Criquet était un de ces braves serveurs qui ont toujours su s'attirer l'estime de leurs maîtres. Grand, assez joli, sec, les yeux bleus faïence, Criquet pouvait avoir vingt-cinq à trente ans. Il était au service du père de notre ami depuis longtemps.

Le père de Criquet était un des patriotes de la rébellion de 1837-38, son vrai nom était Latrémouille. Mais on lui avait donné ce sobriquet à Châteauguay, où il demeurait lors des troubles. Et c'est pourquoi le nom est resté à notre ami d'aujourd'hui. La tradition rapporte que ce fut lui que le notaire Desmarais, de la même paroisse, trouva mourant de faim dans un bois, à quelques lieues des frontières américaines. Les soldats anglais, pendant que M<sup>re</sup> Desmarais était absent, avaient cerné sa maison et ayant trouvé son portrait, le criblèrent de balles pour satisfaire leur haine et leur vengeance.

Un patriote, voyant le péril auquel s'exposait le notaire Desmarais, courut au-devant pour l'avertir du danger qui le menaçait, et l'ayant rencontré à l'entrée du village, lui dit :

—Ecoute, Desmarais ; les anglais sont chez vous et ont fait prisonniers les deux clercs, puis ils ont pris ton portrait et sont en train de le cribler de balles, c'est mieux pour toi de prendre le chemin des frontières, tu as un bon cheval, fais-le trotter et bonne chance.

—Merci, mon brave. Ils ont mon portrait, qu'ils en fassent ce que bon leur plaira, mais jamais ils n'auront l'original !

## UNE FORTE PRÉSUMPTION



## I

*Sarcophus Sarco*, (revenant de son club).—Il n'y a pourtant pas de punaises de cette taille-là !... Des bouteilles, ça ne marche pas tout seul !... Pristi !... J'ai donc bien bu !

## II

*Vu de près, ce n'est que le père Lambertin, le violoncelle sur le dos, qui s'en revient du théâtre.*

Et le notaire partit au grand galop de son cheval. Après avoir parcouru une longue distance, son cheval tomba de fatigue. Il dut alors continuer à pied. Arrivé à l'entrée d'un bois, il entendit remuer quelque chose à une dizaine de pieds, et comme c'était pendant une nuit très sombre, il ne put distinguer rien. Résolu cependant à voir ce que c'était, il s'avança doucement, à pas de loup, et ayant allumé une allumette, il vit, à sa grande surprise, un homme, étendu sans mouvements sur les broussailles.

—Eh ! ami, que diable faites-vous ici ?...

—Je suis un insurgé, il y a trois jours que je me cache ici. Je meurs de faim.

Desmarais reconnut Latrémouille, Criquet père.

—Tiens, Criquet, voici ! bois et mange. J'ai un peu d'argent, prends-en la moitié et faisons diligence vers le sol américain. Hâtons-nous ; nous n'avons pas le temps de rester longtemps ici.

En disant ceci, il aida Latrémouille à se lever, et partirent tous deux. Deux jours plus tard, Latrémouille et Desmarais étaient sauvés.

## III

Criquet se montrait très courtois auprès des visiteurs qui encombraient la maison de notre ami, mais particulièrement pour les *p'tits gars* de la ville, ainsi qu'il nous appelait ; aussi s'empressait-il de nous rendre service quand nous avions besoin de lui. Donc, comme je vous le di-

sais au commencement de mon histoire, Criquet fut un des nôtres pour la promenade en chaloupe.

La chaloupe est glissée à l'eau, chacun s'embarque et Criquet donne le coup d'aviron, signal du départ.

Il faisait beau, bien beau, et la rivière comme un miroir fidèle, reflétait les ombres pittoresques du rivage. *Ti-Pitt* qui avait une voix de Stentor, entonna cette chanson légendaire :

## LES PORTRAITS EN SILHOUETTE



## I

—Tiens, se dit-il, il faut que je me fasse prendre en silhouette !



## II

Du reste, la ressemblance était parfaite.



## III

Seulement, renversée, la silhouette produisait un singulier effet.



## IV

—Charmant ! Parfait de ressemblance, lui dit un peu étourdiement la belle mademoiselle Lucie.

Sur le grand mât d'une corvette  
Un petit mousse noir chantait, etc.

Et tous de se joindre au refrain :

Filez, filez, ô mon navire (bis)  
Car le bonheur m'attends là-bas !

Après une heure de promenade, nous retournâmes à la maison, l'heure était arrivée de reconforter nos estomacs capricieux.

Nous n'étions plus qu'à quelques arpents du terrain de notre ami, quand quelqu'un d'entre nous se pencha tout à coup pour saisir son chapeau qui venait de se permettre un petit plongeon. Un autre se penche, puis un troisième, et brrr ! la chaloupe chavira, nous voilà tous à l'eau. Deux se cramponnent à la chaloupe, un autre, bon nageur, gagne le rivage, et moi je me souviens que je suis descendu au fond. Tenez, mes amis, j'en tremble encore. Je me comptais bien noyé, quand soudain une main me saisit par les cheveux, à partir de ce moment je ne me souviens plus. Quand je fus revenu à moi, j'étais couché dans un bon lit et en ouvrant les yeux, la première personne que je vis ce fut le brave Criquet, qui m'avait sauvé la vie !

Un immense hurrah accueillit cette histoire vraie.

Six heures sonnaient à ce moment, alors un de nous proposa d'aller prendre un petit verre. Lorsque nous fûmes tous servis, Arthur dit :

— Amis, buvons à la santé d'Ernest, qui nous a raconté l'histoire de son bain froid !

— Non, dit Ernest, je bois à la santé de mon sauveur.

Et les amis vidèrent leurs verres d'un seul trait.

— T'en souviens-tu Criquet ?...

ALBERT ÇA BOURRE, HEIN ?

RECETTE POUR LES GENS TIMIDES

Un jeune homme fait la cour à une charmante personne, sans pouvoir se résoudre à lui faire la demande. Un bon jour, il prend un pistolet, qu'il dit à sa belle n'être chargé qu'à poudre, et il lui demande de tirer sur lui. Le coup part, et le pauvre timide tombe apparemment foudroyé. Celle-ci, le croyant mort, se jette sur le corps en poussant des cris lamentables. Alors, voyant comme il était aimé, il se relève et épouse sa dulcinée quelques jours plus tard.

INDICE EQUIVOQUE



Elise.—Alfred est le plus aimable garçon du monde. Depuis notre engagement, il m'a donné une montre, plusieurs bagues, et une foule de choses charmantes.

Hélène.—Tu lui rends la politesse, je suppose ?

Elise.—Oui, je lui ai donné une boîte de cigares. Tu peux voir s'il m'aime ! Il n'en a fumé qu'un. Il m'a dit qu'il voulait garder les autres.

PAS DE BONHEUR SANS NUAGE



Madame Beaver Hall, (tout à la joie).—Maman arrive dans l'instant pour te faire cadeau d'un équipage complet : chevaux et coupé !

Monsieur Beaver Hall.—Bien, très bien... ! Mais, dis donc, suis-je obligé de l'embrasser ?

UN ÉTUDIANT MODÈLE

Un célèbre professeur d'un de nos lycées de Paris avait accepté de patronner et de surveiller un de ses élèves, appartenant à une famille de sa ville natale.

C'était une tâche assez rude, il faut le dire : car le jeune homme, doué d'une foule de vertus, manquait malheureusement de celle qui lui était le plus nécessaire pour devenir dans le délai normal, un défenseur de la veuve et de l'orphelin. Les salles où l'on s'abreuve de science le voyaient moins souvent que celles où se débitent les liquidés.

Il s'agissait donc de ramener cette brebis égarée au bercail, de l'obliger à garder la chambre la majeure partie de la journée, et à ne plus tant sacrifier sur l'autel de Bacchus. Rude problème !

M. X. un beau jour s'écria : *Eureka !* à la vue d'un écriteau annonçant, dans une maison en face de la sienne, une "appartement meublé à louer."

Il se dit : "je logerai là mon gaillard, et je pourrai m'assurer à toute heure s'il est présent chez lui."

L'appartement fut loué, et notre étudiant s'y installa.

De la pièce où il travaillait, le professeur plongeait du regard dans celle où devait travailler son disciple.

Qu'on juge de son bonheur, lorsqu'il constata que notre jeune homme s'était complètement transformé...

En effet, sa lampe brûlait encore après minuit, et à sa lueur incertaine, on le voyait entouré de livres et de cahiers, penché sur un in-folio, — peut-être Cujas et Barthole !

Le professeur se frottait les mains en présence de cet heureux changement et écrivait aux parents force lettres pour leur annoncer sa satisfaction ; et les parents de féliciter leur fils, de lui faire des présents et même d'augmenter sa pension. En un mot, il passait pour un étudiant modèle.

Un soir, M. X. se trouva dans

le cas de devoir faire une communication importante à son jeune concitoyen...

Dix heures avaient sonné ; mais il le voyait là, en face de lui, dans une attitude méditative, qui prouvait combien l'étude lui était devenue chère. Aussi résolut-il de ne pas attendre au lendemain.

Le voilà donc sonnant à la porte, et sans interroger la concierge, grimpant l'escalier.

Il frappe ; pas de réponse. Il frappe encore ; même silence. "La fatigue l'aura endormi," so dit-il. Il ouvre et crie : Charles, Charles, dormez-vous ? Toujours même immobilité.

Et cependant Charles était bien là, penché sur son livre.

Inquiet, M. X. s'approche, prend l'étudiant modèle par l'épaule, le secoue... et que voit-il ? Un mannequin !

UNE VRAIE CRÈME FOUETTÉE

L'ami.—Oh ! la charmante petite fille.

La mère.—N'est-ce pas ?

L'ami.—Oui ; on peut dire que c'est la crème des petites filles.

La petite fille.—C'est pour cela que je suis si souvent fouettée.

POLITESSE PARLEMENNAIRE

A la Chambre, deux députés ont une assez vive discussion dans les couloirs :

—Eh ! s'écrie l'un d'eux, quelle compétence avez-vous ? Depuis que vous siégez ici, vous n'avez pas encore ouvert la bouche.

—Vous vous trompez, réplique l'autre. Toutes les fois que vous avez parlé, je n'ai pu m'empêcher de bâiller.

MOYEN INFALLIBLE

Le photographe artiste.—Ce portrait est réellement superbe. Comment vous y êtes-vous pris pour faire sourire le vieux ?

Le photographe amateur.—Je lui ai dit que c'était gratuit.

ROMAN INÉDIT



PAGE D'AMOUR

## UN HÉROS



*Dorothée.* — Eh bien ! Alphonse est-il toujours à tes yeux le héros qu'il était avant votre mariage ?

*La nouvelle mariée.* — Oui, et davantage. Il mange mes biseuits sans se plaindre, et tout ce que je peux te dire, c'est qu'ils ne sont pas commodes.

## UN BON AVIS

On lit dans un certain village l'écrêteau suivant à l'entrée d'un pont : "Toute personne traversant ce pont à une allure plus rapide que le pas ordinaire d'un homme, sera passible d'une amende d'un louis. A défaut de paiement, elle recevra dix coups de fouet ; le témoin oculaire devra en recevoir la moitié."

Il n'y aura que la décision du Conseil Privé pour établir si c'est la moitié du louis ou des coups de fouets que le témoin devra recevoir.

## UNE PRESCRIPTION A L'EAU CLAIRE

Un jeune médecin, qui était encore à ses débuts, voit entrer un jour dans son bureau une femme, portant dans ses bras un bébé d'une malpropreté peu commune. Le visage de la femme n'était guère en meilleur état et semblait avoir une répugnance extrême pour le savon.

L'esculape regarde l'enfant et dit à la mère d'un ton solennel :

— Cet enfant souffre d'une attaque d'hydrophobie dydro-pathique.

— Oh ! docteur, s'écria la mère effrayée, est-ce si dangereux que cela ? C'est une bien grande maladie pour un être aussi chétif ? Ne puis-je donc rien faire pour le sauver ?

— Lavez lui le visage, madame, lavez lui le visage et la maladie disparaîtra en même temps que la crasse.

— Lui laver le visage, s'écria la mère en colère, lui laver le visage en vérité ! Et après que faut-il faire ?

— Lavez le vôtre, madame, oui, lavez le vôtre.

## J'AI PRÉFÉRÉ RESTER GARÇON

## MONOLOGUE

De Marseille, la ville fière,  
Je suis natif et c'est certain,  
C'est là que sur la Canebière  
Je vins au monde un beau matin.  
Et trente ans depuis ma naissance  
Sont écoulés, et cependant,  
Pose conserver l'espérance  
D'en voir encor deux fois autant.  
Quoique assez beau garçon pour plaire,  
Je sens qu'il manque à mon bonheur.  
C'est que je suis célibataire,  
Et voudrais partager mon cœur,  
Mais ce n'est pas aussi facile  
Qu'on peut le penser tout d'abord :  
Trouver une épouse docile  
Est un fait assez rare encore.  
D'une agence matrimoniale  
Je reçus bien un prospectus,  
Il venait de la capitale,  
Écoutez donc ce que j'y lus :  
" Fillette, bonne ménagère,  
Dot : Cent mille francs à venir,  
Jolie et pas de belle-mère."  
Ce dernier trait me fit plaisir.  
Mais après avoir réfléchi,  
J'écrivis un mot à l'agence  
Suivant le conseil d'un ami.  
Le lendemain j'eus la réponse  
Qui donna satisfaction,  
Elle me confirmait l'annonce.  
De là plus d'hésitation,  
Je vais trouver les camarades,  
A qui je fais part de tout ça,  
Et nous buvons plusieurs rasades  
Pour enterrer le célibat.  
Mais pour quelque détail intime  
J'eus besoin de parler  
A ma future légitime,  
Sans cependant me déranger.  
Et je me creusais la cervelle,  
Quand je songe à l'invention  
Qui me permit quoique loin d'elle  
D'entrer en conversation.  
Tout aussitôt au téléphone  
Je me dirige vivement,  
Je parlai donc à la personne  
Qui me répondit sur le champ.  
Nous causâmes donc sans nulle entrave,  
Et nous laissons parler nos cœurs,  
Lorsque comme une odeur de cave,  
Me couvrit le corps de sueurs.  
Je ne suis pas une nitouche,  
Mais de si loin, cré nom de nom !  
Sentir aussi fort de la bouche  
J'ai préféré rester garçon.

E. G. & R. H.

—Où reprit le docteur, pour réprimer cet élan, j'ai positivement fait une découverte étonnante ; mais vous aimeriez peut-être à la contempler de vos yeux, car on ne rencontre pas tous les jours un être avec les os à l'extérieur du corp.

Tous grillaient d'impatience de voir l'objet aussi surprenant. Le docteur sortit donc et revient quelques minutes après porteur d'une petite boîte qu'il laissa tomber avec fracas sur le milieu de la table, ce qui fit tressauter sur leur chaise les vieux, fort alarmés pour leur personne. Le docteur souleva alors le couvercle de la boîte et en retira à la stupéfaction générale une écriste qu'il posa nonchalemment sur la table.

Furieux de se voir jouer pareil tour, les plus vieux furent plusieurs jours sans vouloir accepter les avances du docteur.

## DENTS MAGIQUES

Un missionnaire qui avait des dents postiches, raconte qu'il faisait un effet prodigieux chez les noirs de l'Afrique en ôtant son râtelier artificiel.

Il leur racontait que, dans son pays, lorsqu'une personne avait le malheur de perdre une jambe, elle pouvait facilement se la faire remplacer, que, lorsque ses cheveux tombaient, elle pouvait s'en procurer d'autres, et pareillement pour les dents, lorsqu'elles tombaient ou étaient arrachées, elle pouvait les faire remplacer.

Alors, dit le missionnaire, j'étais mon râtelier, d'un fini exquis, blanc comme l'ivoire, et il fallait les voir décamper, crier et gesticuler comme des possédés. Une femme déclara même qu'elle avait vu la merveille du siècle et qu'elle pouvait maintenant mourir en paix.

## BON COMMENCEMENT

*Le père.* — Eh ! bien, Juliette, qu'as-tu appris cette semaine, de nature à t'enseigner le chemin du ciel ?

*Juliette.* — J'ai appris qu'il ne fallait pas voler son prochain.

*Le père.* — Et toi Henri ?

*Henri.* — Oh ! moi j'ai appris à ne pas couper l'as de mon partenaire avec de l'atout.

## UN MONSTRE ÉTRANGE

J'ai été témoin d'une fumisterie des plus épatantes. Dans un certain hôtel de campagne, quelques bons vivants tous d'un âge avancé avaient l'habitude de se réunir le soir pour fumer la pipe et faire la jasette en commun. Dire si on en contaît des histoires drôles serait peu dire.

Un des pensionnaires, un petit vieux rabougri, était renommé pour ses facéties sans nombre et les tours qu'il aimait à jouer ; il était médecin de son état et se livrait avec une ardeur toute juvénile pour l'histoire naturelle. Le soir il parlait de ses courses et entretenait son auditoire, en leur expliquant quelque rare découverte qu'il avait faite dans la journée.

Le soir en question alors que la conversation languissait de part et d'autre, il prit la parole et dit :

— "J'ai fait aujourd'hui une découverte des plus surprenantes. Imaginez-vous un être qui porte ses os à l'extérieur, un objet excentrique entre tous qu'il ne vous a jamais encore été donné de contempler !"

— "Est-ce bien possible," répondirent quelques-uns. "Quelle merveilleuse découverte," s'empresèrent d'ajouter quelques autres, tandis que plus d'un était indécis s'il ne devait pas profiter de l'occasion pour prononcer quelques mots bien sentis sur les merveilles.

## PERTE COUVERTE PAR L'ASSURANCE



*Le nouveau prétendant.* — Votre pauvre défunt s'était préparé à partir pour le grand voyage, je suppose.

*La jeune veuve.* — Oui, monsieur, complètement. Il venait même d'augmenter ses assurances sur la vie de \$20,000.

## FEUILLETON DU SAMEDI

## Les Intrigues d'Une Orpheline

(Suite.)

XVIII

FIN CONTRE FIN

Les traits de Rachel devinrent rigides comme s'ils avaient été taillés dans le marbre.

—J'avais une enfant dont les traits, comme vous dites, ressemblaient beaucoup à ceux de votre cousine Béatrice, belle duchesse, répliqua-t-elle froidement; mais vous n'avez pas besoin de vous alarmer à cause d'elle.

Elle... elle est comme je vous l'ai dit... au ciel. Que ce renseignement vous suffise, contentez-vous de l'assurance qu'elle ne viendra jamais troubler la sérénité de votre règne à la Tour-Blanche. Si c'est là la seule chose que vous désirez apprendre en venant ici, partez maintenant et laissez moi en paix.

—Là, c'est une chambre à coucher; la vôtre, sans doute? dit Vargat en indiquant une porte. Il n'y a pas d'enfants qui dorment là?

—Non, répondit-elle.

—Je puis aller voir? demanda-t-il vivement.

—Vous pouvez chercher tant que vous voudrez.

En un instant Vargat eut mis la main sur le bouton de la porte, et saisissant la seule chandelle qu'il y eut dans l'appartement, il entra dans la chambre. Il y trouva un misérable lit, une table et une chaise. Il regarda avec anxiété tout autour de lui, mais un coup d'œil lui suffit pour s'assurer qu'il n'y avait là personne de caché. Le lit n'était pas défait, et il n'y avait pas trace de vêtements appartenant à un enfant.

Il s'approcha de la table qui était couverte d'une nappe blanche, sur laquelle était une petite glace. Il s'agenouilla, et l'examinant très-attentivement, il y découvrit plusieurs cheveux longs, soyeux et dorés. Sur le plancher, auprès du pied de la table, il vit une certaine quantité de ces mêmes cheveux, de quoi faire un anneau; il les ramassa et les serra vite dans sa poche. Puis il se leva et se tourna vers la porte au moment où Hélène, ne pouvant plus maîtriser son impatience, entra dans la chambre.

Il la regarda vivement.

—Il n'y a pas d'enfants ici, dit-il. Il n'y a pas trace. Rien, pour le moment, ne nous retient plus ici, très-gracieuse duchesse. Notre visite n'a pas eu un résultat très-satisfaisant, mais nous ne gagnerions rien en la prolongeant. Vous en savez assez pour que votre esprit soit en paix, du moins jusqu'à ce qu'il survienne un nouveau sujet d'alarme, et il peut se passer du temps d'ici là. Cette pauvre créature, Rachel, n'est pas votre ennemie, mais votre amie, car son cœur crie vengeance contre celui que vous savez. Je la reverrai demain, très-gracieuse dame, et je causerai avec elle. Il pourra en résulter du bien pour tout le monde. Je pourrai peut-être détourner le danger de nous tous! qu'en dites-vous, madame?

—Comme vous voudrez, répondit Hélène froidement.

Elle s'imagina, après ce qu'elle avait vu et entendu, que Rachel avait dit la vérité. Elle croyait qu'elle avait volé le cœur de Béatrice par des motifs de vengeance, et, d'après les traces de chagrin qui étaient encore visibles sur ses traits, que l'enfant était

morte récemment. Que pouvait-elle, maintenant, avoir à craindre?

Tandis qu'elle faisait ces réflexions, son cœur bondit de joie.

Elle tira de sa poche une bourse et la mit dans la main de Rachel, avant que celle-ci comprit ce qu'elle voulait faire; mais à peine eût-elle vu ce que c'était qu'elle le jeta aux pieds d'Hélène.

—Je vous ai dit, s'écria-t-elle, que je ne puis *toucher votre argent*.

Hélène lui lança un regard hautain et quitta l'appartement. Vargat ramassa la bourse et la mit dans sa poche.

—Pas de mauvais sentiments, je vous en supplie. Je vous ferai changer de manière de voir demain, ma bonne femme, dit-il à mi-voix. Restez à la maison toute la journée, demain. Je ne peux vous dire l'heure à laquelle je viendrai; mais je viendrai, soyez-en sûre.

En prononçant ces dernières paroles, il courut rejoindre Hélène.

—Demain, répéta Rachel avec un sourire étrange.

Vargat, le lendemain, se présenta à la porte de la maison. Il fut reçu par une femme passablement sale qui sentait l'eau de vie d'une lieue. A peine eut-il demandé Rachel qu'on lui répondit:

—Quatrième étage, n'est-ce pas? Partie hier soir, ou plutôt cette nuit; ne doit pas revenir. Ne sait où elle est allée, et ne tiens pas à le savoir; avons assez de nos affaires, et quand même je le saurais, ne le dirais pas.

Et la bonne femme, comme conclusion, lui ferma la porte au nez.

Vargat souna plusieurs fois, adressa des questions, mais elle resta muette.

Comme des gamins, en le voyant décemment habillé, et remarquant qu'il était étranger au quartier, se mettaient en mesure de l'éclabousser en guise de passe-temps, il prit le parti de se retirer, ce qu'il fit, l'esprit inquiet et agité de fâcheux pressentiments.

## XIX

## CHANGEMENT DE SCÈNE

Pauvre petite Béatrice! Elle n'était pas en état de se rendre compte de sa terrible situation.

Elle sentait ses misères; il n'était pas besoin, pour cela, de les lui signaler, elle les sentait même cruellement.

Mais ce qu'elle ne pouvait comprendre, c'était pourquoi on la maintenait dans cet état d'indigence; pourquoi elle ne pouvait retourner à la Tour-Blanche, et pourquoi son retour dans cette maison, qui était sa sphère légitime, causerait la ruine de sa chère cousine Hélène, et la perte de cette femme qui, elle en était persuadée, l'avait réduite à sa situation présente.

Tout cela était un problème que son jeune cerveau était impuissant à résoudre.

Elle se rappelait sa splendide demeure dans laquelle elle avait été élevée, et qui était rendue plus superbe encore par le contraste des misérables appartements où elle avait vécu depuis déjà longtemps. Elle se rappelait la bonté que lui témoignaient ceux qui l'entouraient, et tous ces souvenirs donnaient à son esprit une teinte profonde de mélancolie.

Elle ignorait les événements qui avaient suivi son entrée dans la chambre de Rachel. Elle se rappelait seulement que la femme qui l'avait saisie avait une horrible expression dans les yeux,—que cette femme l'avait violemment placée devant une enfant morte qu'elle lui avait dit être sa sœur, et qu'elle lui avait ordonné de prier pour elle;

que cette femme, tandis qu'elle essayait de répéter les prières qu'on lui avait apprises, s'était soudainement élancée d'auprès d'elle, et l'avait laissée seule avec la morte; qu'elle avait entendu madame Rivolat jeter des cris perçants qui l'avaient paralysée de terreur, et puis elle ne se rappelait plus rien jusqu'au moment où elle avait compris qu'on l'emportait dans la nuit.

Depuis ce moment, elle avait été vêtue pauvrement, et avait vécu dans de misérables habitations, sans pouvoir connaître la cause de ce changement.

La seule conclusion à laquelle elle arriva, ce fut de croire que ce qui lui arrivait était la conséquence naturelle de la mort de son père, et elle fut confirmée dans cette idée en entendant fréquemment dire aux enfants par les pauvres femmes parmi lesquelles Rachel la conduisait:—Je ne sais pas ce que nous ferions si notre pauvre père venait à mourir.

On lui avait souvent répété que la mort ouvrait les portes du bonheur dans le ciel, et elle était persuadée que son père et sa mère étaient heureux parce qu'ils étaient avec Dieu. Que de fois elle pria le Seigneur de la faire mourir comme sa sœur, afin qu'elle pût être réunie à ceux qui l'aimaient et qui l'avaient laissée derrière eux dans ce monde si dur, si froid et si égoïste!

Dans le commencement, Rachel s'était montrée sévère pour elle; elle la menaçait de la tuer, pour l'empêcher de révéler à personne qui elle était, ou même qu'elle eût jamais vécu dans une autre sphère que celle où elle était actuellement. En même temps, elle remarquait que Rachel pleurait amèrement l'enfant qu'elle avait dit être sa sœur; et comme Béatrice avait le cœur très-tendre, elle s'affectait du chagrin des autres.

Elle était malheureuse de voir les autres souffrir, et c'était une émotion naturelle qui la portait à chercher à les consoler. C'est ainsi que quoique Rachel fût souvent méchante pour elle, et toujours réservée elle allait quand elle la voyait dans ses accès de chagrin, passer ses petits bras autour de son cou, et lui murmurer de douces paroles à l'oreille,—lui promettre d'être une bonne petite fille, et de tâcher de lui faire oublier celle dont elle regrettait tant la perte.

Rachel n'était pas à l'épreuve de tant de gentillesse, et peu à peu, elle se laissa aller à prodiguer des caresses et des encouragements à Béatrice.

Ce qui avait le plus de valeur que toute cette tendresse nouvellement éclosée, pour Béatrice, c'étaient les efforts que faisait Rachel pour lui faire comprendre les tentations auxquelles elle pourrait se trouver exposée, et comment elle pourrait les éviter ou en triompher.

Elle éprouva d'abord beaucoup de difficultés, mais en exerçant sans cesse sa raison et son intelligence, en lui racontant des histoires, des contes dans lesquels la vertu et le bonheur d'enfants orphelins comme elle, étaient grandement mis en péril, et comment, avec de la fermeté et de la résolution, ils sortaient triomphants de toutes les épreuves, elle parvint jusqu'à un certain point, à faire comprendre à Béatrice l'objet de ses leçons, et il ne fut pas douteux qu'en fixant ainsi dans sa mémoire des aphorismes moraux, elle obtiendrait un très-sérieux résultat. Elle demeura convaincue que Béatrice se les rappellerait quand viendrait le moment de les mettre en pratique et qu'ils lui seraient d'un grand avantage.

Rachel l'avait persuadée qu'un jour viendrait où elle serait grande dame; mais elle lui avait dit aussi que l'or devait passer par le creuset avant d'entrer dans le monde, pur et sans alliage. Elle l'avait disposée à voir

se produire de grands changements dans sa position, à lutter courageusement contre les épreuves, en lui disant qu'elles étaient nécessaires et qu'en fin de compte elles tourneraient à son plus grand bien, comme compensation, et lui apprit à croire que, quand l'heure de son bonheur arriverait, elle l'apprécierait doublement et qu'elle en jouirait cent fois plus que si elle n'avait pas eu à traverser tant d'épreuves.

Quand donc vint pour Béatrice le moment de se séparer de Rachel, et d'entrer dans une nouvelle route de sa destinée, elle ne se laissa pas trop abattre, malgré tout son chagrin, car elle était préparée à quelque changement de la sorte. Ce changement était bien soudain, mais elle en ignorait les motifs, et elle le regardait comme une conséquence de la position dans laquelle elle était placée, comme le commencement d'une nouvelle phase de sa vie, dont l'instant était arrivé.

A présent, nos lecteurs pourront se demander pourquoi nous avons conduit notre héroïne dans un monde aussi étrange que celui auquel elle va se trouver mêlée. Nous répondrons à cela que l'histoire que nous écrivons est fondée sur des faits dont nous tenons à ne pas altérer l'exactitude. Béatrice de Romilly était le jouet de la volonté de gens puissants; elle avait des ennemis qui en voulaient à ses jours, et elle n'avait point, comme nos jeunes et charmantes lectrices, une mère, un père bien-aimé pour veiller sur elle, et semer de fleurs le chemin qu'elle avait à parcourir. Mais nous pouvons la suivre hardiment au milieu des périls où tant d'autres succombent. Elle nous montrera que la vertu est partout possible et que, quand on a le bien implanté dans son cœur, avec l'aide de Dieu, on sait rester partout et toujours honnête.

Cela dit, reprenons notre récit.

Il faisait nuit sombre et il tombait une pluie fine quand M. Papino et Béatrice descendirent dans la rue et se dirigèrent vers l'endroit où stationnait le fiacre qui les attendait.

—Il pleut affreusement et on a de la boue jusqu'aux chevilles, dit Papino. Marchez sur le bout des pieds, mon enfant; mais, ajouta-t-il, j'oublie que vous n'avez pas appris à danser.

—On m'a enseigné, répliqua Béatrice d'une voix faible.

—On vous a enseigné! répéta-t-il avec étonnement. Ce n'est pas assurément cette sorcière que nous venons de quitter?

—Qui? demanda Béatrice naïvement.

—Eh bien donc, votre maman. Mais quelle jolie voix argentine vous avez, ma petite! s'écria Papino avec ravissement, la voix d'une princesse. Je parlais, ma chérie, de la maman que nous venons de quitter, et qui a un nom hébreu, Rachel, madame Rachel. Je disais donc que ce n'est pas madame Rachel qui vous a appris à danser?

—Oh! non, non! répliqua Béatrice vivement. J'ai eu un maître.

—Un maître! répéta M. Papino. Quand?

—Quand je vivais à... à... chez nous, répondit Béatrice sur le point de révéler ce qu'elle avait promis de taire.

—Tiens, elle ne m'avait pas dit cela, l'astucieuse créature, murmura-t-il. Je serais curieux de savoir combien elle le payait. Je me rappellerai cela.

—J'ai bien froid, murmura Béatrice en frissonnant.

—Et je suis un animal de vous tenir là si longtemps, dit Papino en lui donnant un coin de son manteau pour l'abriter de la pluie.

Enfin, ils trouvèrent le fiacre. Papino aida Béatrice à monter dedans, et, après avoir dit au cocher où aller, il s'assit à côté d'elle et la

complimenta sur son agilité et la légèreté de son pas.

—Comme cela, ajouta-t-il, vous me disiez que vous aviez eu un maître. Quel était son nom, ma belle aux cheveux d'or?

—Je ne sais pas, répliqua Béatrice.

—Vous avez oublié?

—Je ne crois pas l'avoir jamais su. Et d'ailleurs, ajouta-t-elle avec gravité, il y a si longtemps!

—Si longtemps! répéta Papino en riant; combien donc y a-t-il?

—Des années, répondit-elle avec tristesse.

Il la regarda avec étonnement. Puis il se prit à rire de nouveau, et dit:

—Des années! mais alors, vous étiez encore à venir. Mais passons. J'imagine que vous avez appris les premiers pas, et rien autre chose?

—Oui! répondit Béatrice avec un tremblement des lèvres. Il me semble qu'il y a des années, car c'était quand j'étais heureuse que j'ai appris à danser, et il y a de cela bien longtemps.

Les derniers mots expirèrent sur ses lèvres et M. Papino, touché de son accent, lui prit la main et la pressa doucement.

—Allons, du courage, ma petite colombe, du courage! Nous pourrions être heureuse encore. Vous laissez la misère derrière vous dans l'antre du désespoir. Moi, Papino, je suis votre bon génie, et je vous conduirai dans les sentiers fleuris de la fortune. Je vous enseignerai à danser comme il faut. Je suis un vrai professeur, moi; celui qui vous a donné des leçons n'était sans doute, qu'un imposteur,—il y en a des quantités comme cela. Et puis, ma femme, qui a occupé une haute position à l'Académie royale de musique, à Milan, a un talent particulier pour former de bonnes élèves. Je conçois, j'invente, je dessine, j'arrange, je groupe et compose les ballets, et ma femme surveille les détails. Vous, mon lys aux cheveux d'or, je vous prendrai sous ma protection toute spéciale. Vous n'aurez pas, d'ailleurs, besoin de beaucoup de leçons; vous avez une légèreté de gestes et de mouvements qui promet une élève habile. Je vous rendrai maîtresse dans l'art des pas, des entrechats, et le reste viendra tout seul. Nous serons très-heureux, vous verrez, et le public nous récompensera de vos efforts par ses applaudissements.

Pauvre petite Béatrice, elle ne comprenait pas la moitié de ce qu'il disait; mais, dans la situation où elle était, elle se dit qu'elle n'avait rien de mieux à faire que de se montrer soumise et obéissante, jusqu'au moment où sa jeune conscience lui dirait que ce qu'on exigeait d'elle est mal, et alors elle savait qu'elle saurait opposer une volonté immuable.

Le fiacre s'arrêta enfin dans une rue étroite, près d'une lanterne, dont la lumière éclairait une plaque en métal sur laquelle on lisait ces mots: *Monsieur Papino, professeur de danse.*

Béatrice lut cette enseigne et comprit qu'elle était arrivée à sa nouvelle destination.

M. Papino sauta à bas de la voiture et, tirant une clef de sa poche, ouvrit la porte de la maison. Il aida ensuite à Béatrice à descendre et la conduisit dans le passage en lui disant:

—C'est là qu'est votre nid, ma colombe; attendez-moi là jusqu'à ce que j'aie rassasié le vautour qui est là dehors.

En prononçant ces paroles il tira une pièce de vingt sous de sa poche, plus quelques pièces de monnaie, et plaça le tout dans la main du cocher, qu'il pressa avec un ferveur moqueuse.

—Voilà, mon ami, dit-il; je voudrais vous

donner davantage, mais je souhaite que ce moment-ci soit le pire de votre vie.

Le cocher, sans se laisser toucher par ses bons sentiments, ouvrit la main, et d'un coup d'œil compta ce qu'il lui avait été remis.

—Hé, hé! cria-t-il furieux de la tentative faite pour le frustrer, ce n'est pas tout cela, vous oubliez que je vous ai attendu près d'une heure. C'est encore deux francs que vous me devez.

M. Papino fut obligé de s'exécuter, ce qu'il fit d'assez mauvaise grâce. Puis il entra dans le passage de sa maison et referma la porte après lui. Il prit Béatrice par la main, et, tout en montant l'escalier, il dit:

—Que l'exemple des autres nous serve. Les courses en fiacre sont chères, surtout pour un humble personnage comme M. Papino. Voilà près de quatre francs que je viens de donner qui m'auraient été très utiles.

Il s'arrêta à une porte au troisième étage, et il cacha Béatrice avec un coin de son manteau, ne lui laissant qu'une petite ouverture pour respirer.

—Je vais vous faire voir madame Papino, murmura-t-il, telle qu'elle apparaît dans la vie réelle au sein de sa petite famille. Là, pas d'ornements, pas de plumes... non, je veux dire, ma colombe, que vous verrez la femme véritable et sans apprêts distribuant le bonheur aux enfants confiés à ses soins.

En achevant ces mots, par un mouvement adroit de la main, il ouvrit la porte, et Béatrice vit une grosse femme assise à une table, et portant à ses lèvres un verre dont elle vida le contenu dans son gosier.

A divers endroits d'une autre table plus grande étaient assises plusieurs petites filles, âgées de sept à dix ans. Quelques-unes dormaient, la tête sur la table; d'autres mangeaient du pain et du beurre, avec un appétit de nature à faire croire qu'elles pouvaient bien n'avoir pas toujours leur content. L'atmosphère de l'appartement était imprégnée d'une odeur d'oignons et de harengs grillés.

M. Papino, à cause de Béatrice, n'aurait pas été fâché de trouver sa femme dans une pose plus poétique, et, aussi, de respirer un autre parfum, mais force lui était de prendre la situation comme elle était, ce qu'il fit avec assez de bonne grâce.

—Ho! ho! cria-t-il d'une voix retentissante, est-ce que tout le monde dort ici?

Il se fit aussitôt un mouvement dans toutes les directions. Les enfants s'éveillèrent, et regardèrent autour d'eux. Colles des petites filles qui ne dormaient pas frappèrent dans leurs mains, et crièrent toutes à la fois:

—Papa Papino! Papa Papino!

—Papa l'étourdi, plutôt! cria sa femme en fronçant les sourcils. Pourquoi entres-tu comme cela? Tu as été boire?

—Boire à la source des souvenirs, ma précieuse, répliqua-t-il. Depuis que je suis parti, je n'ai cessé de penser à toi!

—Allons donc!

—C'est la vérité, répondit-il. Et je te le prouverai, compagne de mes travaux et de ma renommée. Tu sais dans quel but je t'ai quittée et quelle mission...

—Mission de fou, murmura-t-elle en ricanant.

—Tu me jugeras selon mes mérites. Attention mes colombes, ajouta-t-il en s'adressant aux enfants, et puis, se tournant vers sa femme, et toi, joie de mon âme, aie l'œil sur la toge qui couvre mes membres vénérés, et fais attention quand je crierai: regarde!

Il rejeta son manteau en arrière et dévoila Béatrice aux yeux étonnés de sa femme et de ses enfants.

Avec une célérité extraordinaire, il lui enleva son bonnet, et ses tresses dorées roulerent sur ses épaules.

Tout le monde poussa une exclamation involontaire d'admiration, et madame Papino s'écria : Belle chérie !

Béatrice recula inquiète, mais en même elle interrogea du regard les jeunes visages qui étaient tournés vers elle avec un intérêt si marqué.

Il lui sembla que toutes ces petites filles avaient une figure très-blanche, et que toutes aussi, avaient de grands yeux. Elle ignorait que les veilles et les fatigues ne diminuent pas le cercle des yeux, et ne donnent pas des roses aux joues des enfants qui devraient être dans leur lit à l'heure où ils sont sur les planches d'un théâtre.

Elle se rassura, toutefois, en voyant que toutes la regardaient avec bonté, et que malgré leur pâleur, toutes paraissaient être pleines de vivacité. Toutes lui sourient, leurs yeux brillèrent, et Béatrice ne put s'empêcher de faire cette réflexion, qu'elle pourrait être plus heureuse avec des enfants de son âge qu'elle n'avait été avec Rachel.

Aussi se laissa-t-elle caresser par madame Papino, quoiqu'elle exhalât une effroyable odeur d'oignon, et elle éprouva même quelque chose comme un sentiment de gratitude en voyant les attentions dont elle était l'objet.

Madame Papino était ravie, au point de vue de ses intérêts pécuniaires. Elle prévoyait pour Béatrice les engagements les plus lucratifs, si elle se trouvait intelligente, et, comme cela arrive généralement chez les esprits mercenaires, elle résolut de se montrer gracieuse pour celle qui lui promettait une si belle moisson.

Comme Béatrice était fatiguée et qu'elle refusait de manger, elle fut confiée à une jeune demoiselle aux longs bras et aux jambes maigres, âgée d'environ onze ans, mais dont la figure était très-jolie, et qui eut mission de l'emmener coucher.

Cette petite fille, qui se nommait Rose, était l'aînée de la famille Papino. Elle parut être enchantée de sa commission, et elle conduisit Béatrice d'un air triomphant, dans une chambrette grande comme une coquille,

et qui contenait tout juste un lit, une table et de quoi se laver.

Mais ce désagrément fut plus que compensé par le babillage de la petite Rose, qui aida Béatrice à se déshabiller, la mit dans le lit et ne cessa de causer que quand elles s'endormirent toutes les deux.

Tandis que le sommeil fermait ses paupières, la pauvre Béatrice, en sentant autour de son cou les bras de sa nouvelle amie, eut la pensée qu'il allait se faire un moment de calme dans son existence, et que, peut-être un rayon de soleil viendrait éclairer sa route. Dans tous les cas, elle dormit comme cela ne lui était pas arrivé depuis longtemps.

(A continuer.)

HATEZ-VOUS D'ENVOYER

**10 Cts.**

Magnifiques Feuilletons

A BON MARCHÉ

10 cts-chaque-10 cts

Seconde édition des deux grands  
FEUILLETONS à sensation

“L'ANGE DU FOYER”

— ET —

“Le Remords d'un Ange”

que *La Presse* a publiés, contenant l'un 112  
et l'autre 88 pages grand format

SE VENDENT 10 CENTS CHAQUE

— Franc de port —

AU BUREAU DE

La Bibliothèque à Cinq Cents,

516 RUE CRAIG, MONTREAL.

## THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS..... PROP. ET GERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 11 AVRIL,  
Après-midi et soirée.

### L'ARTISTE FAVORI PETE BAKER

Dans deux des plus jolis drames du jour.

Excellente compagnie, jolis décors, nouvelles  
chansons, danses, etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à  
10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE :

LA COMPAGNIE de VARIÉTÉS de WILLIAMS.

## LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux  
français de Montréal

### UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal  
SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES

\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou dis-  
poser de quelque chose,

ANNONCEZ DANS “LA PRESSE,”

Journal possédant la plus forte circulation de  
tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE DÉCEMBRE

**21,400 par jour**

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal

MAISON FONDÉE EN 1859

### HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le  
contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.  
Les médecins de la campagne, les institutions publiques,  
les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures  
aux prix du gros.

SPÉCIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les  
Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S “WHITE ROSE LANOLIN CREAM,” pour  
maux crevassés, peau rude, etc.

### HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL.

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER  
Le Célèbre

**CHOCOLAT  
MENIER**

VENTES ANNUELLES DEPASSENT 33 MILLIONS DE LIVRES.

Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOULLOU, MONTREAL.

## LA FEMME SAGE

ATTACHE SA CONFIANCE A LA

**LESSIVE PHENIX**

ET SES PLUS BEAUX VÊTEMENTS BLANCS A LA CORDE

Elle sait qu'il n'y a ni ALCALI ni ACIDE dans cette poudre favorite à lavage, parcequ'elle a toujours les mains tendres et douces après le lavage, et elle est certaine que ses lainages vont devenir souples, blanches et belles, car elle a déjà essayé cette préparation, et maintenant, elle ne s'en sert pas seulement pour laver les vêtements mais aussi pour nettoyer tout ce qu'il y a dans la maison : pots, casseroles, ferblanc, verrerie, etc., et elle ne manque pas de dire à ses amies qu'elle ne sait vraiment pas comment elles peuvent tenir leur maison propre sans en faire usage. Vendue par tous les épiciers.

# POUR LES VERS

— LES —

## CRÈMES de CHOCOLAT

### DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boîte.

E. G. SIMARD, B. C. L.

(DE SIMARD & SIMARD)

NOTAIRE PUBLIC

15 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

## BELLE CHEVELURE!

La plus éclatante découverte du siècle!



Plus de têtes chauves, plus de peaux mortes!

L'HUILE DORÉE de Madame Hamel empêche les cheveux de tomber, fait pousser la barbe et enlève les peaux mortes. Excellent remède pour la calvitie.

Employée avec succès par les barbiers pour le *shampoo*.

Prix 25 centims la bouteille.

En vente chez tous les pharmaciens.

## Belle Musique à Vendre.

NOUS VENONS DE RECEVOIR

3,000 MORCEAUX de MUSIQUE

QUE NOUS VENDONS

10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc.

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents*.

POIRIER, BESSETTE & CIE,

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

"LA NOUVEAUTÉ"

Paraissant toutes les semaines, le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Vernouil

MONTREAL, Poirier, Bessette & Cie, 516 rue Craig.

LE "SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

TREADWELL & TESCHNER

32 and 34 Frankfort Street, New-York

ARISTIDE BELAIR,  
Contracteur - Menuisier,

218 AVENUE LETOURNEUX,

VILLE DE MAISONNEUVE.

Toute sorte d'Ouvrages en Menuiserie exécutés avec soin promptitude et à des prix modérés.

## A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRÉ hebdomadaire. — Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie., 5 rue de Mézières, Paris.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE. — Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle. — Ecrire à M. E. Bouhaye, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne. — Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois. — Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX. — PARIS: Lucien Faucon, directeur, 13 rue Cujas. NEW YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE. — Abonnement: Un an, 20 frs., Six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONNERIE. — Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PARLEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris. — *Specimen franco sur demande.*

## PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE  
PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME.

COMPAGNIE FRANCO-CANADIENNE

— DES —

ANNONCES LUMINEUSES.

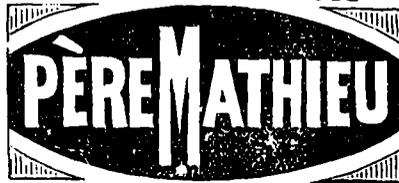
La meilleure et la moins chère des publicités.

MM. PERRON & LAFOND

221 RUE CRAIG

MONTREAL.

Le Remède du



Guérit radicalement et promptement  
L'INTEMPÉRANCE et éracine tout désir  
des liqueurs alcooliques.

Prix: \$1.00

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR

107 Rue St-Jacques, (Royal Building)

MONTREAL.

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

## La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode.

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centims

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Editeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montreal

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ LA PRESSE LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES  
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Juin

20,774 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 Rue St-Jacques, Montréal.

IMPRIMERIE

Poirier, Bessette & Cie,

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

Circulars, Livres,  
Brochures, Pamphlets,  
Affiches, Programmes  
Cartes de visite, Cartes d'affaires,  
En-têtes de comptes, Pancartes,  
Annonces d'encan, Etiquettes,  
Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées.  
Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.